

## Entretien avec Roland Gori

---

**PSYCHANALYSE :** Nous connaissons vos engagements universitaires en faveur de la psychanalyse, moins les étapes décisives de votre parcours personnel en relation aux associations de psychanalyse.

**Roland Gori :** Mes engagements personnels m'inscrivent d'une manière sans doute singulière dans le champ des institutions analytiques. Mais peut-il en être autrement dans un parcours analytique ? J'ai commencé mon analyse en 1968, à la suite de ma confrontation à la clinique quand, jeune psychologue de 22 ans, je me suis retrouvé à l'hôpital psychiatrique, à recevoir des patients à l'occasion de bilans psychologiques.

J'avais été formé par la psychologie « expérimentale classique ». J'étais intéressé par les enseignements de Noizet à Aix-en-Provence, d'Arthur Tatossian et de Jacques Paillard en psychophysiologie à Marseille. Je suis allé à Paris pour compléter ma formation avec l'idée de préparer un diplôme de psychologie expérimentale à l'*Institut de psychologie*. Chose assez paradoxale et amusante, c'est Jean-Léon Beauvois, actuellement un des plus grands noms français de la psychologie sociale expérimentale, qui m'a poussé à préparer le diplôme de psychologie clinique et pathologique et à abandonner mon projet initial. Je me suis là encore trouvé ailleurs que là où je m'étais cherché. Ce qui m'a intéressé ensuite, c'est la psychiatrie. J'avais une passion pour les classifications psychiatriques, les travaux que nous exposaient Lempérière et Pichot. Et en psychologie clinique, c'est avec Perse que j'ai appris les fondements théoriques et pratiques des bilans psychologiques qui donnaient en gros la radiographie des compétences et des performances intellectuelles de quelqu'un. Ensuite je me suis formé à la passation et au dépouillement des tests de personnalité comme le *MMPI* et les techniques projectives. Plus tard, j'ai fait un complément de formation en techniques projectives en deux ans avec Lina Rausch et Mireille Monod. Je me suis retrouvé à 22 ans loin de chez moi, à Châteauroux, dans un hôpital psychiatrique privé, un des premiers centres psychothérapeutiques, où il y avait très peu de psychiatres et où je faisais donc un peu de tout : les gardes du week-end, les entrants en l'absence d'internes, et aussi ces fameux bilans psychologiques dont je viens de parler. L'équipe soignante se réunissait pour des réunions de synthèse dont je me suis assez rapidement aperçu qu'elles se déduisaient de la logique interne aux services hospitaliers : unifier ce que l'on avait préalablement morcelé. Cela

ne changeait pas grand chose à la souffrance psychique du patient. L'obsession d'alors était d'établir un diagnostic différentiel entre névrose et psychose... pour mieux ajuster la prise en charge chimiothérapique. Ce qui est terrifiant à l'heure actuelle, c'est qu'on tend à revenir à ce modèle de remédicalisation de la psychiatrie dont l'expérience a montré les limites et les impasses.

Je me retrouve donc psychologue à l'hôpital, après avoir fait quand même un petit détour en psychométrie au ministère du Travail. J'exerce alors dans un des premiers centres dits « psychothérapeutiques » qui se trouvait géré par la Sécurité Sociale. Il s'agissait d'un centre semi-privé. Et je me retrouve face aux demandes sociales du personnel et aux demandes thérapeutiques des patients auxquelles je n'étais pas préparé à répondre. J'avais été formé comme un psychologue de l'époque à une psychologie instrumentale clônée sur le modèle médical. Un psychologue en blouse blanche qui participe à la médicalisation<sup>1</sup> de la folie en réalisant des examens complémentaires qui devaient confirmer, corroborer ou réfuter le diagnostic clinique. Ironie du sort, je me retrouve dans une partie de l'hôpital appelé le « bloc thérapeutique » où se pratiquent toutes sortes de techniques – EEG, analyses biologiques, radiologies, examens psychologiques, etc., qui sont à une extrême distance du soin, du thérapeutique proprement dit. Et là consciencieusement, je participe à remplir des dossiers où se déposent l'ensemble des résultats des techniques des examens complémentaires : à côté du résultat du test de la syphilis, du cliché pulmonaire, du tracé d'EEG, je dépose sous ma plume les comptes-rendus des examens psychologiques établissant un calcul de détérioration mentale, un profil de MMPI et des conclusions de Rorschach ou de TAT. Et toujours revient de manière récurrente et obsédante la question des soignants : est-ce un psychotique ou un névrosé ? Je m'inscris dans une logique *iatrique* à laquelle la psychologie instrumentale appartient de pied en cap. Le problème va venir des patients.

Théoriquement après un examen complémentaire, les patients ne reviennent que lorsqu'il y a une nouvelle prescription médicale et là ils reviennent sans prescription médicale. Ils reviennent parce *qu'ils me supposent un savoir* que les examens psychométriques ont suscité bien malgré eux. Et cette demande des patients, rien dans mes études ne m'y avait sérieusement préparé. On m'avait appris à faire une sorte de cliché des capacités cognitives ou des aptitudes motivationnelles, ou encore des traits de personnalité, mais on ne m'avait pas appris ce que je devais faire lorsque les patients reviennent et *qu'ils me supposent un savoir* que je sais ne pas avoir.

Lorsqu'on est un grand malade du savoir comme j'ai du l'être, on se tourne alors vers ses maîtres en disant : « Je voudrais faire une thèse ». Et tout en préparant ma thèse,

---

1. Roland Gori, Marie-José Del Volgo, *La Santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence*, Paris, Denoël, 2005.

je commence à m'ouvrir à Didier Anzieu des difficultés que je rencontre dans ma pratique hospitalière. J'avais tout le temps du trajet entre Nanterre et Paris pour cela puisque Anzieu avait la gentillesse de me faire partager son voyage. Je lui ai dit un jour : « Vous savez, Monsieur, j'aurais bien besoin de parler de mes patients parce que je ne comprends pas grand-chose. » Il me donne alors le nom de Paulette Dubuisson qui deviendra ma première analyste. Et bien évidemment, comme tous les grands malades du savoir, je commence avec elle un « contrôle » avant de m'allonger sur son divan, c'est-à-dire que je commence en contrôle une analyse.

Rétroactivement, je retiens de cette expérience que le besoin de parler de sa clinique s'avère un besoin impératif qui peut amener à l'analyse et non pas l'entraver comme on se plaît parfois à le dire. Bien sûr, c'est une résistance à l'analyse, mais que serait une analyse sans résistance, si ce n'est une *hypnose* culturelle ? ! ! C'est une évidence maintenant, mais il est extrêmement important de maintenir dans la formation clinique des praticiens des lieux de parole pour dire leurs pratiques, c'est-à-dire des lieux où ils témoignent par leur posture d'énonciation des effets que la rencontre avec le patient a eu sur leur écoute. Et là je dois dire que je dois beaucoup à Conrad Stein, je lui dois l'héritage d'une méthode de travail authentiquement analytique qui s'avère néanmoins distincte de la cure analytique<sup>2</sup>.

Bien sûr, quand j'ai quitté Paris, j'ai interrompu cette première tranche d'analyse. Je suis revenu à Marseille où j'ai participé au séminaire du *Quatrième Groupe* que Jacques Félician animait. Là, j'ai appris à lire Freud et Lacan. Au début des années 1970 je me suis inscrit comme junior contribuant au Quatrième Groupe mais je n'ai pas poursuivi bien longtemps. J'avais repris mon analyse avec une analyste de l'Institut plutôt antilacanianne et au cours de cette analyse qui dura très longtemps, j'ai connu une descente aux Enfers qui m'a pendant quelque temps tenu à distance des institutions analytiques dont les coutumes me paraissaient aux antipodes du processus analytique lui-même. Je dois dire que j'avais l'Université et quelques groupes de travail comme occasions d'élaborer progressivement ma pratique. J'ai eu de multiples expériences souvent brèves et éphémères qui ne m'ont pas particulièrement marqué. C'est ma rencontre avec Robert Pujol qui fut pour moi déterminante à plus d'un titre. Il m'a permis de sortir d'une analyse interminable, de me dégager d'une passion délétère, de trouver une position éthique et épistémologique pour l'analyse. Vous le savez Robert Pujol, très jeune membre titulaire de l'APF, avait été un analysant de Lacan. Je suis resté longtemps dans un travail avec lui qui m'apparaît aujourd'hui comme une analyse de contrôle. C'est lui, me semble-t-il, qui m'a ramené vers Lacan à un moment donné par sa manière de travailler.

---

2. Cf. R. Gori, « Conrad Stein : une parole qui montre ce qu'elle dit », dans *L'écriture et la parole Mélanges en hommage à Conrad Stein*, Paris, Éditions Études freudiennes, 2004, p. 75-79.

**PSYCHANALYSE** : Il a participé aux congrès de l'EFFP...

**RG** : Il m'a toujours dit que pour lui il n'y avait jamais eu de rupture avec Lacan. Ils ne s'étaient pas quittés, ils s'étaient séparés. Il avait fait tout un travail sur la géographie du signifiant qui tend à se matérialiser dans nos choix de vie. On racontait à Marseille à ce propos que Pujol s'était installé sur la Canebière au moment où il avait mis... *Lacan en bière*.

Au cours de ces années, j'ai participé à des séminaires animés par Pierre Guin qui était affilié à l'APF au cours desquels j'ai rencontré des collègues et des amis qui avaient été des analysants ou des contrôlés de Pujol. Il y avait un style de liberté dans l'écoute qui me plaisait beaucoup et j'ai rapidement renoncé à m'inscrire au IV<sup>e</sup> Groupe où j'avais fait une brève réapparition. Un certain nombre des participants du séminaire de Pierre Guin se sont d'ailleurs ultérieurement embarqués avec moi dans l'aventure de création du Groupe Méditerranéen d'Etudes freudiennes placé sous la présidence d'honneur de Conrad Stein. Marseille a une géopolitique particulière des institutions analytiques qui découpe un paysage assez tourmenté et heurté comme ceux de notre belle Provence... Robert Pujol et Conrad Stein ont constitué pour moi des repères majeurs dans ma théorie et ma pratique de l'analyse. Je crois que mon livre *La Preuve par la parole*, publié ultérieurement en 1996, leur doit beaucoup. Ce travail s'est révélé dans l'après-coup comme l'écriture d'une sortie de l'analyse interminable produite par un rapatriement systématique dans le champ du transfert et de son interprétation en redonnant au *réel* toute sa place. Avec Pujol, j'ai découvert cette manière de s'y prendre pour à la fois tenir bon la rampe du transfert et en même temps ouvrir à quelque chose d'autre pour ne pas aliéner l'analysant.

**PSYCHANALYSE** : Donc il était vraiment Lacanien. Est-ce que cela ne croise pas déjà la question de la passe sur le fond – trouver un appui pour mesurer ce que l'on a fait en analyse ?

**RG** : En tout cas, j'ai découvert dans le travail d'analyse de contrôle avec Pujol, les limites d'une analyse qui rapatrie tout du côté du transfert et finalement produit une espèce de réification du processus analytique, qui risque de déboucher sur une analyse interminable dont éventuellement on peut sortir par des identifications, soit d'autres formes d'aliénation.

Du côté justement de mon rapport à l'analyse, Pujol a été pour moi ce « point d'appui », extrêmement précieux pour cette traversée. Il y a quelque chose là qui est important. Du côté de Conrad Stein, j'ai aussi trouvé quelqu'un qui m'a appris comment on pouvait travailler, non plus du côté de la pratique de l'analyse, plutôt de ce qu'on pourrait appeler la pratique du contrôle ou de la supervision. Autrement dit d'une façon de s'y prendre dans le contrôle ou la supervision, qui

demeure encore de l'analyse. L'analyse y demeure parce que l'analyse est toujours celle de celui qui dit. La rencontre avec Conrad Stein a été aussi pour moi une rencontre bouleversante.

Quand on est interpellé par une demande de supervision ou de contrôle, on ne sait pas du tout comment cette demande va évoluer. Cela peut évoluer vers une analyse. Mais la question est plus difficile, pourrait-on dire, dans des situations où se rencontrent les problèmes de formation et de transmission. Comment peut-on transmettre quelque chose de l'analyse dans des dispositifs qui empêchent la transformation de l'analyse de la demande en désir d'analyse ? C'est une grande question. L'université pose cette question, mais également les groupes de supervision de psychologues, de médecins, de pédiatres, ou encore de cancérologues, de soignants... Voire encore certains séminaires analytiques qui se rapprochent de l'analyse de contrôle sans se confondre avec elle. De Conrad Stein, j'ai appris une certaine manière de s'y prendre, de mettre en place un dispositif authentiquement analytique. Il dit reprendre cette méthode de Freud. Cette méthode permet de s'entendre dans les positions subjectives transférentielles que le praticien tient par son discours à propos de sa rencontre avec un patient. La manière dont un praticien parle de cette rencontre est analysée comme l'effet de la vérité du patient qui l'affecte lui dans son écoute. Donc ce n'est pas un apprentissage technique ou une vignette clinique mais bien plutôt une initiation à analyser ses représentations et ses paroles comme déduites d'un transfert sur la problématique du patient telle qu'elle s'actualise dans un discours.

**PSYCHANALYSE :** Est-ce à partir de là que C. Stein et vous créaient un groupe de psychanalyse ?

**RG :** Au début des années 1990, Conrad Stein a le désir de créer un groupe. Il m'invite un soir au restaurant et me dit : « Je te propose de créer une association ». Une remarque de Jean Allouch faite à Conrad lors d'un dîner qui suivait les journées d'Études freudiennes à Paris me semble avoir compté. Jean Allouch a dit à Conrad : « De toutes façons, ce que vous faites avec les journées d'Études freudiennes, que vous le vouliez ou non, cela participe d'une transmission de l'analyse. » Puis Danièle Brun de son côté avait rassemblé les groupes de pédiatres et de psychologues avec lesquels on travaillait selon la méthode de Conrad Stein. La pratique de cette méthode commençait à se généraliser avec des jeunes analystes, des médecins, des psychologues, etc. Bref. Nous avons alors créé le *Groupe Méditerranéen d'Études Freudiennes* qui a très vite rassemblé quelques proches de Conrad Stein (Mario Cifali, Fabrizio Scarso, Jacques Sédat, Danièle Brun, Jean-Jacques Moscovitz, Jacques Trilling...), quelques seniors de la région (Pierre Guin, Claude-Guy Bruère-Dawson, Philippe Gutton, Jean-Jacques Rassial, Benjamin Jacobi, Éliane Perasso, Paul Alerini, Alain Domingo, etc.) et quelques membres juniors de mon séminaire.

**PSYCHANALYSE** : C'est original, une association qui se fonde et qui ne naît pas par filiation et scissiparité !

**RG** : Cela a été une expérience extraordinaire, mais nous nous sommes heurtés à différents problèmes sur lesquels je ne vais pas m'attarder. L'expérience de supervision clinique avec Conrad était extraordinaire. C'est vraiment là où pour moi il est le meilleur. Toujours juste, pertinent, rigoureux. Mais la vie institutionnelle est absolument impossible... Et avec Conrad, ce n'est pas très facile car ses exigences sont bien souvent à la hauteur de son talent. Je crois qu'il y a eu précisément un moment de crise à partir du moment où les sempiternelles discussions institutionnelles embolisaient le temps et l'espace de notre travail clinique. L'institution, c'est vraiment l'anti-analyse. Là aussi, j'en ai fait l'expérience. La haine que certains analystes portent à l'institution universitaire procède de cette *haine du double* où on frappe ce par quoi on est atteint. Alors quand on se réunit un *week end* pour à la fois travailler la pratique et en même temps établir des projets institutionnels, les effets de transfert et d'identification sont massifs pour nourrir les résistances à l'analyse. Alors, comment serait-il possible de sectoriser comme cela les temps – un temps de travail analytique, puis un temps institutionnel ? Cela n'est pas possible. Il y a une grande porosité : notre temps logique n'est pas ordonné selon les différents espaces finalisés par les objectifs.

**PSYCHANALYSE** : Est-ce là que *Cliniques Méditerranéennes* est née ?

**RG** : Non, *Cliniques Méditerranéennes* s'est fondée en 1983 ou 1984. C'est-à-dire au moment où nous créons, Yves Poinso, Professeur de psychiatrie, et moi, le *Centre Interrégional de Recherches en Psychopathologie Clinique (CIRPC)* ouvert aux praticiens et aux universitaires se référant à la psychanalyse. On demande une habilitation pour un DEA de psychopathologie clinique que nous obtenons. Cette formation doctorale de psychopathologie clinique, ouverte aux internes de psychiatrie et aux psychologues diplômés, s'est maintenue jusqu'en 1993 date à laquelle les « barbares » (des experts du ministère Jospin-Allegre) ont tenté de la discréditer. Nous, nous avons créé cette revue comme un lieu de témoignage de recherches praxéologiques. Les « barbares », toujours, l'ont dénoncée comme une revue de laboratoire pratiquant l'autopublication de travaux trop psychanalytiques et cliniques auxquels ils auraient bien voulu injecter le virus quantitatif. Vous voyez bien qu'une douzaine d'années d'après, on prend les mêmes et on recommence. À quelque chose près, vous retrouvez les mêmes VRP de la psychiatrie DSMiste américaine néolibérale qui tente de nous fourguer ses produits frelatés au nom de la science et de l'universel qui, comme vous la savez par les temps qui courent, tend à parler anglais... Tous les VRP vous le diront, pour fourguer un produit il faut pratiquer la politique du pied dans la porte pour imposer au consommateur le produit qu'on a décidé de lui vendre.

Pour en revenir à l'expérience du Groupe Méditerranéen d'Études Freudiennes, ce fut quand même une expérience extraordinaire parce que Conrad a du génie quand on travaille avec lui les questions analytiques. Dans un style radicalement différent, il a une manière d'intervenir et d'analyser où je retrouvais pour moi quelque chose du rapport que Pujol a avec le discours inconscient. Et Conrad, c'est quelqu'un qui montre ce qu'il est en train de dire de l'analyse en nous racontant un rêve ou un fragment de séance. C'est quelqu'un qui se laisse interroger sans tomber dans l'illusion de l'analyse mutuelle, que ce soit dans un groupe de supervision ou lors d'une promenade dans le jardin du Luxembourg.

**PSYCHANALYSE** : Sur quel point théorique ou institutionnel vous êtes-vous séparés ?

**RG** : Ce n'était pas le problème. Nous nous sommes séparés de fait et de droit puisque la durée de l'association était prévue pour cinq ans et que nous avons décidé de ne pas renouveler.

**PSYCHANALYSE** : Quelle est votre position concrètement aujourd'hui sur l'institution ?

**RG** : C'est une question difficile car elle touche au fondement inconscient du lien social, de la nécessité pour un analyste d'une affiliation qui pourtant ne lui garantit en rien sa formation et sa position singulière. Je dirai paradoxalement des rapports de l'institution avec l'analyse ce qu'Octave Mannoni disait des rapports de la psychanalyse et de la science : aujourd'hui l'analyse perdure à la fois *avec* et *contre* les institutions.

C'est sans doute la raison pour laquelle quelque temps après j'ai répondu à l'appel de Jean Richard Freymann. Face aux « invasions barbares » comme dit mon amie Élisabeth Roudinesco, il s'avérait plus que nécessaire de réhabiliter la dimension clinique des pratiques psychiatriques et psychologiques. Freymann a ce souci d'articuler la clinique et l'analytique. Les deux ne sont pas superposables, on ne peut pas les confondre mais elles s'avèrent inséparables. Ce souci partagé avec J.R. Freymann m'a conduit à adhérer à *FEDEPSY (Fédération européenne de psychanalyse et École psychanalytique de Strasbourg)* composée pour partie d'analystes proches de Lucien Israël.

**PSYCHANALYSE** : ... mais dont la clinique n'était pas forcément la clinique de la cure analytique ?

**RG** : Non, dont la clinique est analytique mais qui ne se désintéressent pas des autres cliniques. En particulier de la formation des psychiatres et des psychologues.

**PSYCHANALYSE** : La *Fédération* a une présence par rapport au Parlement Européen ?

**RG :** La Fédération est présente en tant qu'organisation non gouvernementale du *Conseil de l'Europe*. J'aime beaucoup Jean Richard Freymann et Michel Patris et la manière dont ils parlent de leurs cliniques. Je me suis inscrit dans ce processus, qui impliquait notamment, ce qui m'a paru intéressant, le témoignage. Cela rejoint un peu la question de la passe peut-être. Je me suis aperçu effectivement combien toutes ces occasions, à partir du moment où on fait une demande, même quand on est un vieil analyste, mobilisent quelque chose qui réactive le potentiel de fantasmatisation et de rêve. C'est quelque chose que j'ai également vécu dans les jurys d'Espace analytique. Finalement, on devrait peut-être avoir cette pratique tous les six mois ou toutes les années. En effet, ce travail psychique de questionnement est passé dans l'évidence de ma pratique maintenant trois fois décennales : au début on se demande si vraiment ce qu'on fait, c'est de l'analyse ou pas, si on est analyste ou pas. Puis, on ne se pose plus trop la question étant donné qu'on s'aperçoit que cette question est aussi un « portemanteau » pour un tas d'autres questions, et que finalement ça n'est pas comme cela que fonctionne le positionnement analytique.

**PSYCHANALYSE :** Quand vous avez demandé votre adhésion à *FEDEPSY*, vous avez rencontré un jury ?

**RG :** On peut adhérer à *FEDEPSY* à des tas de titres : par exemple au titre d'un groupe d'études psychanalytiques. Mais on peut aussi demander à être analyste compagnon, ce qui se rapprocherait de la fonction de membre à Espace analytique par exemple.

**PSYCHANALYSE :** Il s'agit d'une certaine « habilitation » de personnes ? Qui possède ce titre ?

**RG :** Il ne faut pas avoir peur des mots. Le membre garantit l'institution et l'institution le garantit. Ça passe par un témoignage. Il y a plusieurs niveaux de témoignages. Un premier témoignage évalue les effets que l'analyse a eu sur certaines pratiques cliniques et en quoi elle a recomposé leur économie. Et puis il y a un deuxième témoignage, celui d'analyste compagnon où on vient témoigner de sa pratique analytique. C'est ce deuxième témoignage que j'ai fait, et que je rapprocherai bien volontiers de la procédure des jurys d'*Espace analytique*. Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est que c'est une occasion qui pousse au rêve, au fantasme et au transfert. C'est une procédure qui rouvre ce qui tend peut-être toujours à se refermer à l'analyse avec le temps.

**PSYCHANALYSE :** Quelle est la procédure pour le témoignage : vous rencontrez une, deux, trois personnes ? Un jury ?

**RG :** Pour le premier témoignage, on s'adresse à des compagnons. Pour le second, j'ai été invité à témoigner de ma pratique analytique. Comme j'ai alors fait un rêve juste



avant, j'en ai parlé. Ce qu'il y a de particulier c'est que cela se passe devant l'assemblée des membres.

**PSYCHANALYSE** : Combien y avait-il de personnes ?

**RG** : Vingt à trente. Puis j'ai parlé aussi de fragments de cure. J'ai toujours eu tendance après coup à reprendre ce qui restait en quelque sorte dans une expérience bloquée ou sédimentée. Les évocations que j'ai pu faire de ma clinique à ce moment-là essayaient de montrer comment au cours de certaines séances, la question de la formation de l'analyste faisait obstacle à l'analyse elle-même.

**PSYCHANALYSE** : Dans la chronologie, il y a un point qui échappe : à quel moment vous êtes-vous rapproché d'*Espace analytique* ?

**RG** : *Espace*, c'est plus récent. Une fois terminé mon témoignage d'analyste compagnon, les gens de mon séminaire, n'ont pas tous été emballés par *FEDEPSY*. On s'est ainsi retrouvé dans une situation difficile, celle de faire partie d'une institution rattachée à Strasbourg, avec laquelle on est bien au niveau national, mais avec laquelle il s'est avéré impossible de faire quelque chose localement.

Chronologiquement, je ne pourrais pas vous dire précisément depuis quand je suis membre d'*Espace*. De toute façon je suis resté un an adhérent comme la procédure l'exige, puis je me suis présenté devant les jurys. C'est une expérience très intéressante. Je me sentais en grande proximité avec plusieurs membres d'*Espace*, comme Alain Vanier, Catherine Mathelin, etc. et l'ouverture pluraliste de l'institution me convient parfaitement. J'ai beaucoup d'admiration pour l'œuvre des Mannoni et je n'ai pas eu à vivre le contentieux qu'ils ont eu avec Patrick Guyomard puisque mon adhésion s'est faite après cette crise. Finalement, j'aurais pu appartenir à n'importe quelle société d'un Middle Group qui me laisse cheminer librement à distance des positions doctrinales. J'ai travaillé Melanie Klein, Bion et Winnicott avec Anzieu à l'Université. J'ai travaillé Freud et Lacan dans les séminaires analytiques. Et les analystes qui ont compté pour moi s'avèrent eux-mêmes ectopiques au champ institutionnel auquel ils appartiennent. Si l'Université s'est offerte à moi, enfant de la République, comme une autoroute formidable pour voyager dans ma vie, l'analyse, par contre, nécessite des chemins de traverse et des clairières inattendues. Avec *Espace analytique*, comme avec *FEDEPSY*, cette liberté me paraît possible comme sans doute elle aurait été possible au début des années 1970 lors de la fondation du Quatrième groupe si j'avais été plus âgé et plus avancé dans ma formation.

**PSYCHANALYSE** : Votre témoignage est à la fois paradoxal et étonnant : finalement l'institution analytique ne devient intéressante qu'au moment où vous vous interrogez et où vous demandez à y appartenir, puisque tout de suite après, on a

l'impression que l'institution va aller contre ce qu'il y a d'analytique qui vous y pousse...

**RG :** C'est peut-être quelque chose qui est lié à mon histoire, mais je pense partager cette difficulté avec un certain nombre d'entre nous. C'est le moment « promoteur » qui compte dans la théorisation, la pratique... ou le délire. Le moment « fécond » advient tôt ou tard dès que l'initialisation logique a été accomplie.

**PSYCHANALYSE :** Pour revenir sur la question du témoignage d'*Espace*, est ce que c'était un témoignage dans lequel vous parliez essentiellement de la pratique d'analyste, ou bien est ce que vous reveniez sur votre expérience analytique ?

**RG :** Je ne peux témoigner que de ma propre expérience, autrement dit de mes propres jurys. D'abord il y en a plusieurs ; le souvenir que j'en ai maintenant après coup, c'est que devant le premier jury, finalement j'ai surtout parlé à partir d'un rêve que j'avais fait.

**PSYCHANALYSE :** Vous vous présentiez un peu comme analysant.

**RG :** Oui, c'est ce qu'ils m'ont dit : « C'est incroyable que vous puissiez ouvrir les choses en position d'analysant ». Je me suis aperçu depuis, puisque on me posait aussi une question autour de l'identification analytique, que si les institutions sont analytiques, si elles donnent l'occasion de moments analytiques, c'est quelque chose d'essentiel à la transmission de l'analyse. C'est vraiment ce qui devrait fonder leur légitimité. Pour le reste, si elles devaient fonctionner comme les autres institutions, alors il faudrait les traiter comme toutes les autres institutions, c'est-à-dire politiquement.

**PSYCHANALYSE :** Vous êtes à la fois très critique sur l'institution et en même temps vous leur reconnaissez une fonction presque d'enregistrement de ce qu'il y a d'analytique chez vous. Cette position diffère en effet de celles qui prétendent respectivement soit qu'il faut s'accommoder de l'institution, soit qu'il faut la rejeter. Finalement vous n'avez jamais décidé de rester hors institution. Cela vous est arrivé ?

**RG :** Oui, pendant plusieurs années. C'est peut-être aussi ce qui fait ma position. Je crois que j'ai toujours été un peu ectopique par rapport à l'institution, mais cela dépend aussi des institutions. Il y a finalement des institutions qui donnent une formation plutôt formatée, un menu. Je crois que je ne me suis pas trouvé dans ce profilage-là. Cela a pu être à la fois ma chance, ou mon malheur, je n'en sais rien, mais je me suis plutôt trouvé dans des chemins de traverse. J'ai été toujours très frappé par les travaux de François Perrier. Alors que j'étais sur le divan, en 1969, au moment où est sorti le premier numéro de *Topique* sur la formation des psychanalystes, je ne sais pas pourquoi, je ne peux pas vous le dire aujourd'hui près de quarante après, mais en lisant Perrier, pour moi il y avait quelque chose de très vrai. Pourtant j'étais au début, j'étais balbutiant...

**PSYCHANALYSE** : Et quoi donc qui vous a paru aussi extrêmement vrai ?

**RG** : Encore une fois j'aurais du mal à le citer précisément maintenant : mais il s'agissait de l'affirmation selon laquelle il y a quelque chose qui n'est pas analytique dans les dispositifs que proposent les institutions. Je sais qu'il y avait par exemple le mot « pouvoir » qui m'avait frappé. Perrier insistait sur le fait que le pouvoir analytique, c'est quelque chose de l'acte analytique, et pas d'un pouvoir social institutionnel. On peut dire les choses très simplement. Je veux dire, quand quelqu'un sur le divan pose la question d'un passage à la position analytique, qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce qu'on va l'adresser à quelqu'un ? Est-ce qu'on va lui dire : « Je ne peux pas en parler avec vous mais allez voir un tel etc. » ? Est-ce qu'on articule le moment où il nous pose la question avec ce qu'il a pu nous dire auparavant dans ses rêves, à ce qu'il a pu nous dire dans la séance ? Mais alors à l'infini on peut aussi lui renvoyer une question, une façon de s'y prendre avec cette question pour faire durer éternellement les choses et le fixer du côté de l'analyse interminable. Ou est-ce qu'on peut prendre le discours dans sa polyphonie, dans sa polysémie, c'est-à-dire le renvoyer du côté de s'écouter lui-même et de se donner les moyens de prendre acte et qui fait qu'il ne soit plus tout à fait pareil après, sans que pour autant l'interrogation soit complètement fermée ? Prenons un fragment de séance pouvant être applicable à tout le monde, je dirais entre guillemets, « qui ne va pas lever le secret professionnel ». Quand on a un analysant qui interroge – « Est-ce que je suis assez *formé* pour demander ma reconnaissance comme analyste » –, est-ce qu'on le prend du côté de la *formation analytique*, et est-ce qu'on entend à ce moment-là les choses au niveau de leur univocité sémantique, ou est-ce qu'on le prend du côté de la *formation pubertaire* ? « Est-ce que je suis assez formé pour... quoi, au juste ? » Bien sûr que cela dépend de la cure, il n'y a pas d'interprétation je dirais systématique. Mais il faut croire qu'on est traversé par cette question.

**PSYCHANALYSE** : Là, en l'occurrence, il y a le jeu de l'équivoque sur « formation » – la vérité n'étant ni dans un terme (formation analytique) ni dans l'autre (formation pubertaire). Mais en quelque sorte elle est du côté de ce qui ne peut se dire ni dans une langue ni dans l'autre...

**RG** : Comment peut-on être des passeurs et pas des traducteurs ? De toute façon, cela renvoie à la question de l'analysant...

**PSYCHANALYSE** : Et alors justement, quelle est votre opinion actuelle par rapport à la passe ? La façon dont vous vous faites une idée de cette expérience ?

**RG** : Je n'en ai pas l'expérience et si j'ai eu des moments de passe, je les ai eu sans qu'ils aient été déclarés formellement comme tels. À partir de ce que j'ai pu en lire, en savoir, en entendre causer, je dirais que, à mon avis, « l'erreur » de la passe entre guille-

ments, de tous nos processus analytiques, c'est qu'à un moment donné, alors qu'ils se sont arrachés à une conception commune, on les remet dans la conception commune, dans le sens commun. Si on prend la passe, comme étant un moment figé chronologiquement, même s'il a été déterminé logiquement, alors on a quitté notre spécificité dans le rapport au temps. Donc je pense premièrement très sincèrement qu'il n'y a pas un moment de passe, mais qu'il y en a plusieurs. Comme dans l'analyse, cela marche sous la forme d'une spirale. C'est vrai qu'il faut un premier tour ; il y a un moment dans l'analyse où on traverse quelque chose qui fait que de toute façon ton rapport au savoir n'est plus du tout le même.

**PSYCHANALYSE :** Dans ce que vous dites, il y a déjà quelque chose qui semble contredire presque l'idée qu'il y ait plusieurs moments de passe : vous signalez que pour vous, à un moment, notre rapport au savoir a qualitativement changé.

**RG :** Oui, c'est le premier tour du moment de la spirale. Rien ne peut programmer ou garantir qu'il y en aura d'autres. Il y a une phrase que j'aime bien de Pontalis : « À peu près toutes les institutions savent comment quelqu'un devient analyste », j'ajouterais « malgré lui ». « Mais, rajoutait-il, aucune n'a pu théoriser comment il peut le rester ».

**PSYCHANALYSE :** L'image de la spirale donne l'idée qu'il y a quand même un point qui a été vérifié une fois, et que chaque nouveau passage du sujet défera quelque chose de son rapport au savoir, ou de ce qui a pu se reconstituer sur « le trou dans le savoir » que le premier passage a vérifié. N'est-ce pas pour cela qu'il y a dans votre façon d'en parler quelque chose à la fois de « pluriel » et de « singulier » ? Ce qui est très intéressant dans ce que vous dites, c'est que situer la question d'un changement dans le cours de l'analyse au niveau d'un changement par rapport au savoir, d'une part, cela parle à chacun, et, d'autre part, montre l'impossibilité de venir sur la position de l'analyste si l'analysant est pris dans un rapport au savoir du type discours du Maître, ou hystérique. Il y a quelque chose là qui est rédhitoire : vous ne pouvez pas vraiment fonctionner comme analyste. Et donc du coup en vous entendant mettre l'accent sur cette question-là, nous sommes frappés parce que c'est un peu la conception que nous avons de la passe. Disons en un tout petit peu plus. L'expérience que nous avons des cartels de la passe à l'ECF, l'EEP et l'APJL, c'est que dans l'ECF (et l'EEP) il y avait quand même une vision maximaliste où finalement tous ceux chez qui on pouvait détecter des restes d'une jouissance non dévalorisée, étaient récusés, alors qu'on n'est pas des saints : on ratait la chose. Cela signifie que l'on prenait la personne non pas dans un témoignage qu'elle donnait du point où son rapport au savoir est modifié, mais juste dans le petit bout d'après de la spirale. On avait des profils de « passants », et le patient essayait de se glisser dans un profil, dans un moule dont il croyait savoir que c'était le bon pour être nommé.

**RG :** C'est le point où toute sublimation risque de se dégrader en idéalisation. Je me définis comme « freudo-lacanian » : là nous rencontrons des concepts de Freud qui sont fondamentaux, ceux d'idéalisation et de sublimation pour comprendre le processus de transmission. Freud montre bien que ce sont deux points qui sont opposés, et comment on tend toujours à faire à un moment donné d'un parcours de sublimation un idéal. On est alors de nouveau piégé.

**PSYCHANALYSE :** Vous vous dites « freudo-lacanian ». Apparemment, le fait que vous soyez aujourd'hui lacanien vient d'une interprétation de l'autre ? Est-ce que le concept lacanien de *l'École* évoque quelque chose dans votre langue, ou bien est-ce que cela se confond avec la question institutionnelle ?

**RG :** Parmi les innovations de Lacan, il y en a qui me parlent et d'autres qui ne me parlent pas du tout. Par exemple, je n'ai jamais été très sensible aux innovations du côté de la topologie et du mathème, quand bien même j'ai compris que ça pouvait être une tentative, pour lui, à un moment donné, de sortir d'une impasse du concept. Au contraire, concernant l'innovation du côté de *l'École*, ce qui me parle, c'est qu'elle rend la possibilité de donner à quelqu'un l'opportunité d'avancer dans son analyse et de se former comme analyste. Oui, cela introduit une modification par rapport aux associations : je trouve un peu effrayant ce qu'on entend parfois chez nos collègues, concernant les associations de l'*IPA* par exemple. J'ai l'impression qu'alors pour le coup, quelque chose y fait obstacle à la possibilité de se découvrir dans un travail analytique.

**PSYCHANALYSE :** Ne pourrait-on même parfois penser que c'est l'objectif : geler la psychanalyse, la maintenir au frigo, et que ça ne bouge plus ?

**RG :** Prenons un exemple très simple, la manière dont Lacan a ouvert son *École* aux non-médecins, aux homosexuels, etc. : c'est quelque chose qui me paraît analytique, je ne sais pas comment le dire. Il l'ouvre à l'hétérogène, en même temps, même aux non-analystes : c'est un peu la garantie presque interprétative, qu'on ne peut pas s'y croire dans la formation des analystes là il n'y a que des formations de l'inconscient. C'est-à-dire : il y a du non-analytique en permanence chez chacun de nous. Pour revenir à un aspect personnel, ce que j'ai découvert avec Pujol, c'est un peu ça. Pujol c'est quelqu'un capable (Conrad aussi), à un moment donné, d'éviter qu'on ne dérive vers une espèce de déconstruction tellement systématique qu'elle conduit au bord du néant, pour parler vite. Il ne faut pas s'y croire aussi, c'est-à-dire qu'il ne faut pas qu'alors se maintienne quelque chose du côté de la communication : il vous montre, à ce moment-là, que dans la communication, de fait, vous vous révélez. Ce que j'ai trouvé absolument stupéfiant, dans le travail que j'ai fait avec Pujol, c'est qu'il pouvait vous causer, sans que cela soit une causerie. À un moment donné il y a quelque chose qui vous fait pivoter, et où vous sentez que même dans la communication il y a de la révélation. Et vous ne pouvez vous

en saisir, la figer, dire : « Là je me révèle ». Parce que si vous dites « Là, je me révèle », alors vous communiquez et vous le savez.

Et cela, de manière plus théorique, à mon avis, c'est vraiment la théorie du transfert. C'est là où justement, on peut être conduit à des tas d'impasses dans la conduite de la cure, si on fait en quelque sorte de la révélation une pure communication, ou de la communication, une pure révélation. C'est toujours quelque chose, si j'ose dire, qui n'est ni noir ni blanc. C'est à ce propos que j'avais pas mal travaillé sur les « pensées de transfert » chez Freud. Il faut bien en quelque sorte que quelque chose s'inscrive en contrebande dans le discours. Mais si vous dites qu'il y a de la contrebande partout, il n'y a plus de contrebande. Idem vous dites qu'il y a des moments où il y a des discours et qu'il y a un moment séparé où il y a de la contrebande.

**PSYCHANALYSE** : Dites-nous donc un mot de cette inscription universitaire originale avec Pierre Fedida, le *SIUEERPP*<sup>3</sup>. L'accent pourrait être mis sur ce que vous attendez de cette entreprise dans le contexte actuel ? Sans doute pourrez-vous évoquer à cette occasion la « médicalisation de l'existence<sup>4</sup> », l'analyse du champ social aujourd'hui qu'expose votre dernier livre, écrit en collaboration avec Marie-José Del Volgo.

**RG** : Très concrètement, nous avons eu récemment une journée du *SIUEERPP* autour de : « Doit-on former à la psychothérapie à l'université ? » On s'est aperçu que nous sommes pour l'instant entre un syndicat d'enseignants-chercheurs psychanalystes pour aller vite, et puis un groupe de réflexions théorico-pratiques, éthiques et épistémologiques. Ce n'est pas toujours évident, mais disons qu'en tout cas, il me semble que, ce qu'a pu constituer la fondation du *SIUEERPP*, c'est la reconnaissance que, finalement, les psychanalystes à l'université (ou les cliniciens se référant à la psychanalyse à l'université, ce qui n'est pas forcément la même chose) ont raté toutes les occasions d'inscrire une démarche à la fois vivante originale et qui aurait pu être institutionnellement reconnue parce qu'ils se divisaient sur ce qui les rassemblait alors qu'aujourd'hui ils ont su se rassembler sur ce qui les divise.

Si on prend le département de psychanalyse à Vincennes, il ne débouche pas sur un *master* professionnel, il ne débouche pas sur des possibilités de reconnaissance sociale et professionnelles, ce qui est normal d'ailleurs. Mais du coup, il apparaît comme un truc un peu chic un peu esthète, un peu parisien pour aller vite. Il est aussi branché sur tout un circuit intellectuel et éditorial « à part ».

3. *SIUEERPP* : Séminaire inter-européen d'enseignement et de recherche en psychopathologie et psychanalyse.

4. *Op. cit.*

Pour faire très simple, il y a vingt ans, il y a eu un mouvement des cliniciens : on voulait en gros une séparation entre, d'une part, une psychologie expérimentale conçue sur le modèle animal, et puis, d'autre part, les sciences de l'intersubjectivité, on ne savait pas trop comment appeler ça. Certains voulaient l'appeler « science de la conduite », qui a un côté très lagachien. À cette époque là, il était évident qu'en termes de nombre, en terme quantitatif, en termes également de demande sociale, en termes de culture, en termes de rapport de force, on avait toutes les chances de réussir à s'imposer. Nous avons échoué. Cet échec est évidemment surdéterminé, par exemple par l'intervention de certains experts auprès du ministre d'Alain Savary. Et puis structurellement, nous étions divisés, à cette époque, en fractions lacaniennes, fractions antilacaniennes ; il y avait des rivalités de chapelles à l'intérieur des différents blocs de cliniciens universitaires... L'université comme les hôpitaux étaient des colonies où la mère patrie – telle ou telle institution analytique – pouvait placer ses missionnaires, à condition qu'il soient limités dans leur pouvoir sacerdotal !

En même temps, les chefs de services de psychiatrie, les PH, les internes de pédo-psychiatrie de l'époque, les agrégés de psychiatrie, les professeurs et les maîtres assistants de psychologie, ont favorisé l'interpénétration des milieux analytiques, de soins et universitaires. Mais il ne fallait surtout pas qu'ils le fassent au nom de leur institution analytique. Quelle hypocrisie dont nous payons aujourd'hui le prix fort !

Or on voit à l'heure actuelle que là où les collègues ont le mieux résisté, au niveau du délitement du référentiel analytique au sein de ces institutions universitaires ou de soins, c'est là où il a eu l'interpénétration entre un terrain de pratiques et une institution analytique ! Prenons l'exemple de Lyon : on voit comment le modèle à la fois universitaire et hospitalier est branché surtout sur la SPP et un peu sur le Quatrième Groupe. Ils n'y sont pas allés de mains mortes : ils ont très volontiers mis en synergie tout ça et ça marche !

Durant toute cette période nous avons raté la possibilité d'une telle synergie à l'échelle nationale et même européenne. Mais peut-être y a-t-il quelque chose de structural dans cet échec ? Peut-être que finalement on maintient quelque chose d'analytique en ratant hystériquement toutes les occasions qui nous sont données de réussir à répondre à la question de fond du lien social ?

**PSYCHANALYSE** : C'est en effet la question de fond : la forme que prend le ratage de la psychanalyse aujourd'hui fait peur. Sera-t-il ou non une réussite ?

**RG** : Alors, le *SIUEERPP* (*Séminaire Inter Universitaire Européen d'Enseignement, d'Etudes et de Recherches en Psychanalyse et Psychopathologie*) ? On s'est aperçu que, de toute façon, si on ne fondait pas quelque chose qui rassemble tous les collègues quelle que soit leur affiliation sociétale, la psychanalyse allait totalement disparaître de

l'université et de la psychologie comme elle a déjà disparu en psychiatrie. En psychiatrie, avec la réforme des études médicales, de l'internat des hôpitaux psychiatriques, etc., la psychanalyse est clairement éradiquée du référentiel psychopathologique. Il y a un « reste » en pédopsychiatrie, parce qu'il est plus difficile d'y effacer la psychanalyse, mais ça ne veut pas dire que ça ne va pas se produire. On voit bien comment alors les « escroqueries » des rapports de l'INSERM dans le champ de la santé mentale tendent à légitimer ce rejet. Au nom de la science, on fait de la propagande. C'est très grave, ce qui est en train de se passer : au nom de la rentabilité, de l'efficacité, du pragmatisme néolibéral américain on est en train de sinistrer les pratiques de soin. Et cela dépasse le champ de la psychanalyse et de la psychiatrie. Demain les « coachs » remplaceront les analystes et les psychiatres. On les appellera des « psychothérapeutes » pour éviter de parler anglo-américain... Mais le principe reste le même : de nouveaux directeurs de conscience, pasteurs sécuritaires de l'économie libérale aideront les individus – plus isolés que jamais – à augmenter leur taux de rentabilité comportementale. Par la médicalisation de l'existence depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, la médecine n'en finit pas d'assurer la biopolitique des populations, l'hygiène sécuritaire des conduites qui indiquent aux individus comment ils doivent se comporter pour bien se porter. Avec le XX<sup>e</sup> siècle et sa massification sociale on a accompli un pas supplémentaire dans cette somatocratie qui fait de l'individu – *homo clausus* – un mythe social apte idéologiquement à nous faire avaler que nous sommes désormais des pièces détachées du vivant sur le marché de l'espèce libérale. Mais après la Shoah la psychiatrie, la psychanalyse et la psychopathologie avaient maintenu des poches de résistance à cette entreprise de réification sociale généralisée. Aujourd'hui, au nom de la science, l'idéologie néolibérale contemporaine commet les pires crimes contre les idéaux dont elle se revendique : l'universel se met à parler anglosaxon et l'ontologie se réduit au « management » des comportements et à la consommation des expériences de vie. Ce n'est plus l'*American Way of Life* qui convoque la psychanalyse pour ajuster le sujet à son environnement. On n'a plus ce remords social du libéralisme honteux. Aujourd'hui c'est l'ultralibéralisme triomphant qui propose ses modèles économiques d'analyse des comportements pour faire du sujet un « entrepreneur de lui-même. » Alors avec quelques astuces de jeux de société on peut former des TCCistes ou des coachs en quelques semaines ou quelques mois qui prodigueront un « coussin compassionnel » suffisant en ces temps de précarité sociale. Alors après la précarité sociale d'aujourd'hui, la précarité psychique demain. On pourra même l'objectiver à l'IRM... et la détecter précocement. Plus que jamais le SIUEERPP a le devoir non seulement de défendre la psychanalyse à l'Université, mais encore à favoriser partout où cela sera possible un rapprochement avec les professionnels soucieux du sujet et de sa « liberté de désirer en vain ». Faute de quoi, c'est toute une génération et une culture qui seront sacrifiées, le temps nécessaire pour dénoncer de cette « pseudo-objectivité illusoire » (G. Lukacs) que le scientisme jette sur le monde et sa totale inefficacité hors du champ de l'idéologie.